

**Dupont, Jean-Claude. *Légendes des ancêtres québécois*.
Sainte-Foy, Éditions Jean-Claude Dupont, 2008, 67 p. ISBN
978-2-9804100-7-1**

Bertrand Bergeron

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038359ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038359ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2009). Compte rendu de [Dupont, Jean-Claude. *Légendes des ancêtres québécois*. Sainte-Foy, Éditions Jean-Claude Dupont, 2008, 67 p. ISBN 978-2-9804100-7-1]. *Rabaska*, 7, 179–183. <https://doi.org/10.7202/038359ar>

amoureuse de Jack Monoloy (qui était Indien). Lorsque l'on découvre leur relation amoureuse, la Mariouche est envoyée au couvent. Bien qu'elle revienne au village après la noyade de Monoloy, le refrain continue de se terminer par « la Mariouche est pour un Blanc ». L'histoire ne raconte pas la fin. La Mariouche a-t-elle épousé un Blanc ou est-elle retournée définitivement au couvent, seul le Bon Dieu le sait et le diable s'en doute.

Il n'en demeure pas moins que ce livre est aux amateurs de paysages à couper le souffle et aux amants d'une littérature de choix ce qu'est un livre de recettes de grande gastronomie aux adeptes de bonne bouffe. Ce livre est un incontournable tant pour le voyageur en quête d'émotions fortes que pour le sédentaire qui, assis confortablement, pourra en images superbes et en mots choisis, visiter en rêverie des lieux difficiles d'accès, voire impossible pour certains et ce, quelle qu'en soit la raison. Bref, tout le monde y trouve son compte. En cette période de récession, nous avons tous besoin d'évasion, de dépaysement et de beauté. *Le Québec 50 sites incontournables* fournit tous les ingrédients pour procurer la paix intérieure. Ne reste qu'à souhaiter que, dans quatre ans, nous aurons droit à *Le Québec 60 sites incontournables*.

CAROLE CHARBONNEAU
Université du Québec à Montréal

DUPONT, JEAN-CLAUDE. *Légendes des ancêtres québécois*. Sainte-Foy, Éditions Jean-Claude Dupont, 2008, 67 p. ISBN 978-2-9804100-7-1.

« Tous les pays qui n'ont plus de légende / Seront condamnés à mourir de froid », écrit Patrice de La Tour du Pin dans son poème « préliminaire » de la *La Quête de joie*. Le Québec est heureusement préservé de cette malédiction grâce au travail original et incessant de diffusion de notre patrimoine légendaire dû à Jean-Claude Dupont. Cet ethnologue s'est mérité une réputation enviable auprès des spécialistes et du public en général que le prix Gérard-Morisset est venu couronner en 1998. L'année 2008 est faste pour ce chercheur qui vient de publier coup sur coup deux livres : *Légendes du Québec, un héritage culturel*, qui font l'objet d'un point de vue dans le présent volume de *Rabaska* et *Légendes des ancêtres québécois* publiées chez l'auteur, quatorzième parution d'une série inaugurée en 1984 avec *Légendes du Saint-Laurent 1*. Cette collection fête donc ses vingt-cinq ans d'existence : une telle persévérance commande notre plus grand respect.

Les familiers de la collection connaissent bien la manière de Jean-Claude Dupont : une série de tableaux reproduits en regard avec les légendes qui les ont inspirés sur double page. La page couverture reprend en couleur l'une

des toiles incluses dans le volume alors que toutes les autres sont reproduites en noir et blanc. Ceux qui voudraient se faire une idée exacte des originaux n'auront qu'à se référer aux magnifiques *Légendes du Québec* qui en reprennent la majeure partie en couleur, soit 17 toiles sur 25. Plus qu'une banale compilation de légendes, cet album est un véritable livre d'art qui rend hommage à notre riche patrimoine oral.

Le présent recueil « couvre la région géographique du berceau du peuplement du Québec ancien » (p. 7), c'est-à-dire la ville de Québec et sa conurbation incluant la Côte-de-Beaupré et l'île d'Orléans, vaste territoire où les communautés française, irlandaise et amérindienne partagèrent certains de leurs traits culturels. Les sources orales ou écrites de chacune des vingt-cinq légendes sont reproduites à la fin du volume, garantissant la crédibilité formelle et informationnelle des diverses narrations. Le lecteur évolue en terrain sûr.

Spécialiste en technologie préindustrielle, Jean-Claude Dupont n'a jamais ignoré la culture orale en elle-même et dans ses liens avec les métiers, les façons de faire et les usages populaires. Tout au long de sa carrière, il a été sensible au fait que la civilisation traditionnelle transmet sa réalité totale par le geste et la parole, ces deux dimensions s'étayant l'une l'autre.

Dans les *Légendes des ancêtres québécois*, cette préoccupation, me semble-t-il, trouve son exutoire naturel : le geste du peintre relaie le récit transmis oralement ou par écrit pour en fixer le thème sur la toile et la narration commente la représentation en y ajoutant un fourmillement de détails qui aident à sa compréhension. Les deux modes d'expression s'éclairement mutuellement. Dans un univers fortement médiatisé où les néo-conteurs confondent allègrement les genres oraux au point que le public en perd ses repaires, les divers volumes de la série apportent un rafraîchissant et salutaire éclairage sur la légende traditionnelle. Elle est « un court récit transmis à l'origine de bouche à oreille, faisant la narration d'événements surnaturels auxquels l'on prête foi : c'est un patrimoine spirituel qui appartient à un pays, une région, un village, parfois même à une famille en particulier » (p. 7).

Les caractéristiques essentielles du genre s'y retrouvent : mode de transmission, intervention désirée ou non du surnaturel, inscription dans l'espace-temps des communautés narratives de sorte que chacun peut devenir un héros volontaire ou involontaire d'une légende, privilège que le mythe et le conte interdisent.

Mais la définition de l'auteur, pour limpide qu'elle soit, se cantonne dans la description d'un réel aux contours souvent fuyants. Et ne saurait constituer une formule canonique du genre. Jean-Claude Dupont n'ignore pas qu'à la marge de celui-ci, des narrations aux caractéristiques incertaines satellisent les légendes et se réclament d'elles en vertu d'une généalogie complaisante,

avançant leur brièveté, leur inscription dans le réel social et historique et leur valeur testimoniale comme critères de filiation.

L'ethnologue n'est pas dupe de ces tiraillements qui grèvent la sérénité du genre, aussi prend-il soin de prévenir ses lecteurs : « À côté des faits associés à la peur et en rapport avec l'au-delà, les légendes font aussi revivre des personnages ou des événements historiques » (p. 8). On ne peut que regretter qu'il n'y ait pas, comme en science, de critères démarcatifs inamovibles qui permettraient de trier ce qui est légendaire de ce qui ressortit à la mémoire collective ou historique. Pour les cas problématiques, ne faudrait-il pas créer un genre voisin, « paraléendaire » en somme ? Un texte comme « Le Chien d'or » constitue-t-il une vignette pittoresque issue de notre petite histoire ? « L'Enfant né sous un noyer » doit-il être versé au nombre de ces anecdotes qu'on rencontre parfois dans certains livres de raison qui préservent du temps la mémoire familiale ? Doit-on pour autant qualifier ce texte de légende patronymique ? « La Vieille Ratoureuse », dépourvue de tout élément surnaturel, attise tout de même la curiosité sur ces petits faits inusités et négligés par l'histoire officielle. De ce point de vue, on pourrait considérer les légendes comme l'histoire en miettes d'un « peuple sans histoire » (Lord Durham).

Les thèmes abordés sont variés et plusieurs figurent parmi les classiques du genre : loups-garous, chasses-galeries, lutins, fantômes et l'inévitable Corriveau. L'apport huron – « La Création du monde », « La Sagesse de la tortue » – nous plonge dans l'univers des mythes d'origine ou, à la rigueur, des légendes étiologiques. Si « La Gardienne d'enfants » s'apparente à la légende dorée en raison de sa manifestation mariale, « Les Danseurs pourchassés » seraient une légende à qui le surnaturel a fait défaut à cause de l'intervention préventive et intempestive du curé. Quant au « Vol des citrouilles », il nous place devant une situation complexe selon la position qu'occupent les protagonistes et les lecteurs sur l'échelle d'observation. Pour ces derniers, les voleurs se sont mépris sur les phénomènes qui les ont effrayés. Les voleurs, pour leur part, étaient fermement convaincus de la réalité des manifestations surnaturelles dont ils furent les victimes. Phénomènes naturels pour les uns, surnaturels pour les autres. À maints égards, ce récit est intéressant, car il permet d'assister à la naissance d'une légende. Si des sceptiques – que la légende ne mentionne d'ailleurs pas – n'étaient pas venus rétablir les faits dans leur réalité naturelle, les voleurs auraient répandu une belle légende de cimetière hanté sans qu'on ait pu mettre en doute leur bonne foi puisqu'ils n'auraient raconté que la perception qu'ils ont eue de leur mésaventure.

Les textes sont écrits dans une langue sobre, dépouillée et limpide qui évite les effets de style si funeste au genre. Dans les légendes, le surnaturel

œuvre au sein de l'univers naturel ; la séparation entre les êtres de l'au-delà et les êtres ici-bas n'est pas entièrement opérée, des zones de contacts fluides entretiennent la possibilité de rencontres et d'échanges sporadiques. Ces phénomènes n'étant pas coutumiers, les narrateurs collent aux faits dans l'espoir d'en installer la réalité dans l'esprit de leurs auditeurs. Si leurs narrations se répandaient en vaines fioritures langagières, leurs auditeurs se détourneraient avec méfiance de leurs témoignages, jugeant à bon droit le tout cousu de fil blanc. La sobriété, la retenue, la relation factuelle sont les qualités cardinales d'une bonne légende, et ces caractéristiques nous les retrouvons toutes dans ce bref recueil.

L'auteur, en ethnologue chevronné, glisse çà et là de ces petits détails qui ne s'inventent pas, accroissant par le fait même la crédibilité de ses récits. Ainsi peut-on lire, dans « Le Sacreur dans le chantier », que les bûcherons « commencèrent par danser en couples en attachant un mouchoir rouge au bras gauche des hommes qui personnifiaient des femmes » (p. 51) ; ou encore, dans « Les Danseurs pourchassés », que sur « les mâts, à la façade de maisons de familles de fêtards, un drapeau blanc flottait au vent. C'était là un signe bien connu » (p. 31) ; et enfin, dans « Le Chien d'or », une bagarre commence « par un rituel bien connu chez nos aïeux. D'un geste rapide, Roussel jette son chapeau par terre, crache dedans et saute à pieds joints dessus » (p. 23). La lecture de légendes nous procure donc un double bénéfice : elles nous informent des objets de croyance des milieux qui les véhiculent et nous renseignent sur leurs coutumes et leurs mœurs.

Quand on feuillette l'album *Légendes du Québec*, on est étonné et ravi : Jean-Claude Dupont se révèle un brillant coloriste et il se dégage de ses toiles, parfois même au sein du tragique, cette candeur qui nous ramène à ces époques aurorales où les loups-garous parcouraient nos campagnes, les chasses-galeries sillonnaient nos cieux et les fantômes hantaient nos maisons et nos cimetières. Ces récits, qui terrifiaient nos ancêtres, ne provoquent plus guère, de nos jours, qu'un sentiment de nostalgie qui embellit ce qui a été et dont on regrette la disparition. Le fantastique, qui est la peur de ce qui n'existe pas, a remplacé, dans l'imaginaire de la frayeur, la légende, qui est la peur de ce qui existe. Le virtuel est ainsi arrivé à supplanter le réel, les sentiments vrais se nourrissant désormais d'objets illusoire.

Légendes des ancêtres québécois font la preuve que, chez Jean-Claude Dupont, le pinceau du peintre s'accorde avec la plume de l'écrivain, le geste et la parole se confortant l'un et l'autre pour envelopper le Québec dans une chaleureuse et douillette couverture de légendes afin de le garantir de périr de froid. On ne peut que souhaiter à l'auteur, et à nous aussi pour notre plus grand plaisir, que son projet atteigne à sa finalité : s'étendre à tout le territoire,

car il serait dommage pour l'âme québécoise qu'il manquât une pièce à la courtrepointhe.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

FRIGON, MARTIN. *Contes, légendes et récits de l'Outaouais*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2007, LXXXIII-412-[1] p. ISBN 978-2-89583-145-7.

Publié en 2007 dans la riche collection « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », lancée par Victor-Lévy Beaulieu en 2003, le recueil que nous offre Martin Frigon, cinéaste et écrivain à ses heures, sous le titre *Contes, légendes et récits de l'Outaouais*, est divisé en trois parties d'inégale longueur : « Premiers regards sur l'Outaouais », « Le Pays légendaire des bûcherons » et « Contes, légendes et récits ». Chacune d'elles rend bien compte des activités économiques, territoriales et patrimoniales de cette vaste région d'abord habitée par les Amérindiens, les Algonquins en particulier, puis envahie par les Blancs, riches industriels anglais, voyageurs des Pays d'en Haut, à la solde des compagnies pelletières, et bûcherons, à la solde, eux, des compagnies forestières. Dans une (trop) courte présentation, l'anthologiste prend soin de préciser qu'il ne cherche pas, avec les textes qu'il a réunis dans son recueil, « à alimenter une certaine nostalgie du bon vieux temps ou à pleurer un quelconque paradis perdu », mais entend participer « d'une certaine réappropriation symbolique de l'histoire du Québec et de certaines de ses figures identitaires (l'Indien, le bûcheron, le draveur, etc.) qui appartiennent au passé et dont les représentations nous rappellent une réalité bien réelle enfouie dans le silence confortable de nos villes endormies par l'information en continu » (p. XIII). Il espère ainsi contribuer à sauver de l'oubli bon nombre de textes sélectionnés et les réactualiser dans la mémoire collective.

Il prend ensuite la peine de préciser les limites de la région outaouaise, sillonnée par des rivières importantes et qui, dans les temps anciens, a été fondue au territoire limitrophe de l'Ontario ou du Haut-Canada, au sud. Cette région comprend les contours de la Grande Rivière des Algonquins, baptisée la Gatineau par les Blancs, et qui se prolonge, jusqu'à la Petite-Nation, « limite ouest de la tradition seigneuriale au Québec » (p. xv), marquée par la célèbre famille Papineau. D'abord majoritairement anglophone puis, à la suite d'une baisse notoire de l'immigration tant américaine que britannique, marquée